Philippe DENIS, dominicain, est professeur de l'histoire du christianisme à l'université du Natal (Afrique du Sud). Il a écrit ou édité une vingtaine d'ouvrages sur l'histoire de la Réforme au seizième siècle, l'histoire du christianisme en Afrique subsaharienne, l'histoire du sida et le travail de mémoire. Signalons en particulier dans le domaine de l'œcuménisme *Le Christ étendard. L'Homme-Dieu au temps des réformes* (Cerf, 1987).

Philippe DENIS

Les nouveaux clivages interconfessionnels en Afrique subsaharienne

La question de l'œcuménisme ne se présente pas sous le même jour en Europe et en Afrique. Dans le Vieux Continent, les clivages interconfessionnels sont nés de disputes anciennes qui ont laissé une empreinte durable dans la société. En Afrique subsaharienne, sauf au Soudan et en Éthiopie où l'évangélisation remonte au début de l'ère chrétienne, le christianisme est une religion importée. En même temps que l'évangile, les missionnaires ont transmis aux Africains leurs différends confessionnels.

Pour un autochtone, il n'était pas toujours facile de comprendre pourquoi d'un côté de la rivière le pasteur vivait sans femme et invoquait la Vierge Marie et de l'autre refusait encens et chandelles et insistait sur la lecture de la Bible. Ces clivages se sont perpétués jusqu'à nos jours mais ils sont moins enracinés qu'en Europe. La même observation peut être faite à propos de l'Islam, autre religion importée, autant sinon davantage inculturée que le christianisme. Les Africains se sont réapproprié les deux grandes religions monothéistes, ils ne les ont pas inventées.

← Eglise monolithique de St Georges (*Bete Giyorgis*), XIIIe siècle, Lalibela, Ethiopie.

Une autre différence entre les deux continents est leur rapport à la religion traditionnelle. En Europe, les religions pré-

chrétiennes ont sans doute laissé quelques traces dans les usages sociaux, les croyances et le langage, surtout en terre catholique, mais ces continuités sont diffuses, mal identifiées et rarement revendiquées. En Afrique au contraire, la religion traditionnelle constitue un élément essentiel de la vie sociale. Tous les membres des Églises chrétiennes, à la ville autant qu'à la campagne et quel que soit le degré d'instruction, même les prêtres et les pasteurs, participent, d'une manière ou d'une autre, à l'ensemble de pratiques et de croyances connu sous le vocable de religion traditionnelle africaine.

Celle-ci, à la différence du christianisme ou de l'islam, a pour caractéristique d'être indissociablement liée à la vie ordinaire. En Afrique la religion, pour autant que ce mot ait un sens, n'a pas d'existence séparée de la médecine, de la politique et de la famille. Toute discussion sur les clivages interconfessionnels et interreligieux en Afrique subsaharienne doit tenir compte de la prégnance de la religion traditionnelle africaine dans la vie culturelle et sociale, quelle que soit l'importance de la religion officielle, christianisme ou islam[1].

1. Sur la religion traditionnelle africaine, voir le dossier réalisé par Jean PIROTTE dans *Histoire et Missions Chrétiennes,* 3 (septembre 2007).

Rivalités missionnaires

Les clivages religieux n'ont cessé d'évoluer en réponse à la colonisation, à la décolonisation et à la mise en place d'États indépendants. Jusqu'au XVIIIème siècle, l'essentiel de l'évangélisation, si l'on peut appeler ainsi les baptêmes de masse et les conversions d'esclaves pratiqués à l'époque, fut le fait des Portugais. Au XVIIème siècle, le principal clivage était celui-ci qui séparait les missionnaires portugais, recrutés et administrés par le roi sous le régime du *padroado*, et leurs confrères italiens relevant de la toute nouvelle Congrégation de la Propagande de la Foi à Rome. À l'exception d'une poignée de ministres calvinistes dans la Côte d'Or au XVIIème siècle et d'un groupe de pionniers moraves au Cap au XVIIIème siècle, les protestants n'avaient aucune présence missionnaire dans le continent africain[2].

2. Voir Philippe DENIS, « L'Afrique », in Marc VENARD, éd., *Histoire du christianisme*, vol. 9, Desclée, 1997, pp. 737-754.

La situation se renversa au tournant du XIXème siècle avec la fondation de la *London Missionary Society*, une association missionnaire œcuménique soutenue par l'Église congrégationaliste. C'est à elle qu'appartenaient John Philip, le missionnaire

en Afrique du Sud, et David Livingstone, l'explorateur et combattant anti-esclavagiste. Les anglicans, méthodistes, presbytériens, calvinistes, luthériens et baptistes emboîtèrent le pas en fondant des sociétés missionnaires, principalement pour l'Afrique australe et orientale. Les missionnaires venaient d'Angleterre et d'Écosse bien sûr, car l'Empire britannique développait chaque année davantage sa domination en Afrique, mais aussi de France, d'Allemagne, de Suisse, de Norvège, de Suède et des États-Unis.

Au XIXème siècle, la présence missionnaire catholique, d'abord en Afrique de l'Ouest, puis dans les Grands Lacs avec le cardinal Lavigerie et ensuite en Afrique australe, demeura relativement modeste. Elle ne décolla vraiment que dans la première moitié du XXème siècle, grâce à l'apport des congrégations religieuses et avec l'appui de Rome. Les sociétés missionnaires protestantes, affaiblies par la querelle entre libéraux et orthodoxes, cessèrent de progresser. Elles changèrent de stratégie en investissant une grande partie de leurs forces dans l'enseignement.

Durant cette période, les relations entre missionnaires catholiques et protestants étaient distantes, sinon tendues. Un François Coillard, descendant des Huguenots, qui tendit la main aux jésuites en Rhodésie ou un Samuel Crowther, l'évêque noir anglican, qui céda un terrain aux catholiques dans le territoire du Niger, étaient des exceptions. « Notre principale tâche, écrivait Mgr Vogt en 1912 au Cameroun, est de fonder des écoles rurales pour fermer le pays à l'Islam et aux protestants ». « Nous devons donner ce pays au Christ et le sauver du paganisme et du pape », clamait de son côté Alexander Macalpine, un missionnaire protestant du Malawi[3]. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Jean de Hemptinne, le vicaire apostolique du Katanga, déclarait qu'il existait une identité entre le programme politique des missions américaines et celui de Moscou. « Le protestantisme, se lamentait-il, ronge le principe d'autorité partout où il le peut »[4].

3. Exemples cités par A. HASTINGS, *The Church in Africa, 1450-1950*, Oxford, 1994, p. 420-421.

4. Cité dans A. HASTINGS, *A History of African Christianity 1950-1975*, Cambridge, 1979, p. 64.

Des initiatives communes entre missionnaires protestants ont existé au XIXème siècle, notamment en matière de formation pastorale, mais il a fallu attendre la première conférence missionnaire d'Édimbourg en 1910, un rassemblement de 1 200 pasteurs, théologiens et missionnaires, pour que se mette en

place une coopération œcuménique structurée dans le domaine missionnaire. Le Conseil missionnaire international, fondé en 1921, encouragea et finança de nombreux projets œcuméniques en Afrique jusqu'à son intégration au Conseil œcuménique des Églises en 1961. Celui-ci prit aussitôt le relais.

Une structure œcuménique propre à l'Afrique, l'*All Africa Conference of Churches* (AACC), existe depuis 1963. Pendant longtemps les catholiques restèrent à l'écart de ces initiatives. Tout changea avec Vatican II. Un nouveau climat de confiance se développa entre les anciens adversaires. Aujourd'hui, de nombreux groupes de travail œcuméniques sont en place. Dans plusieurs pays africains, dont l'Afrique du Sud, l'Église catholique fait désormais partie du Conseil des Églises local.

S'il existe un clivage religieux, c'est celui qui sépare les Églises d'origine missionnaire et les Églises pentecôtistes.

Nouveaux clivages

Au sein du christianisme, d'autres clivages, tout aussi marqués que ceux qui séparaient naguère les catholiques et les protestants, sont apparus entre-temps. Les Églises d'origine missionnaire, y compris désormais l'Église catholique, sont en déclin, proportionnellement à la population du continent africain qui croît rapidement. Deux groupes sont en essor, quelquefois au prix d'âpres rivalités avec les anciennes Églises : les Églises indépendantes africaines et les Églises pentecôtistes.

Il existe, selon la classification proposée par Bengt Sundkler[5], deux types d'Églises africaines indépendantes. Le premier est constitué par les Églises « éthiopiennes », appelées ainsi après la victoire de l'Éthiopie sur l'Italie en 1896 et au maintien de son indépendance. Ces Églises furent fondées par des pasteurs indigènes irrités par l'emprise des missionnaires blancs sur les communautés religieuses africaines et leur refus de partager pouvoir et ressources. Autonomes, elles n'en suivent pas moins les croyances et les rituels des Églises mères, presbytériennes, méthodistes, anglicanes, baptistes et, plus rarement, catholiques. Le second type, apparu dans le premier quart du XXème siècle, est constitué par les Églises « sionistes », également appelées « aladura » au Nigéria et « roho » au Kenya. Ce

5. B. SUNDKLER, *Bantu Prophets in South Africa*, 2nd éd., Londres, 1961.

sont des Églises de l'Esprit, plus proches de la religion traditionnelle africaine et caractérisées par un fort appel à la guérison.

Les Églises africaines indépendantes n'ont cessé de croître en quantité et en influence depuis la fin du XIXème siècle. Elles sont les plus nombreuses en Afrique australe, en Afrique de l'Est, au Congo, au Nigéria et sur la côte du Golfe de Guinée. Sous la période coloniale, elles étaient considérées comme rebelles et poursuivies par le pouvoir civil avec alacrité. Les mennonites américains et, en Afrique du Sud, le *Christian Institute* de Beyers Naudé, furent les premiers à leur proposer une coopération dans les années 1960. Aujourd'hui, leurs relations avec les Églises d'origine missionnaire sont devenues meilleures, mais le désintérêt, sinon l'hostilité, continue de prévaloir en de nombreux endroits[6].

6. Pour une synthèse, voir A. ANDERSON, *African Reformation. African Initiated Christianity in the 20th Century,* Trenton, 2001.

Tout aussi dynamique et plus visible encore est le groupe des Églises pentecôtistes. La première génération d'Églises pentecôtistes africaines est issue du renouveau dit de la rue Azuza, un mouvement charismatique apparu à Los Angeles en 1906. Parmi elles, on compte les *Assemblies of God* et l'*Apostolic Faith Mission*, qui ont essaimé dans pratiquement toutes les anciennes colonies anglaises. Depuis les années 1970, une seconde génération d'Églises pentecôtistes a vu le jour, davantage indépendantes des Églises mères américaines, au prosélytisme plus agressif et caractérisées par des effusions collectives et des guérisons spectaculaires. Les Églises pentecôtistes recrutent surtout en ville, chez les jeunes et dans les milieux de classe moyenne. Elles entretiennent une relation symbiotique avec le monde des affaires et le pouvoir politique.

S'il existe un clivage religieux en Afrique subsaharienne aujourd'hui (nous ne parlerons pas ici des relations entre chrétiens et musulmans), c'est celui qui sépare les Églises d'origine missionnaire et les Églises pentecôtistes, surtout celle de la dernière génération. Le clergé des Églises établies voit d'un mauvais œil l'essor de ces « sectes », accusées de « pêcher » dans leur vivier. Autant leur théologie apparaît rétrograde, autant leurs méthodes sont modernes. Le pentecôtisme, cependant, évolue. Les signes d'institutionnalisation sont multiples. On peut gager que leurs rapports avec les anciennes Églises finiront par se normaliser.

Philippe DENIS